

Dollarama

André Marois

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14396ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marois, A. (2004). Dollarama. *Moebius*, (101), 71–78.

ANDRÉ MAROIS

Dollarama

À l'époque, j'étais plutôt du genre fauché. Je me débrouillais au jour le jour avec les moyens du bord. Ça voulait dire une alimentation riche en pâtes, en riz et en pommes de terre, des habits trouvés dans les friperies, la bibliothèque pour les livres, et tous les concerts gratuits des festivals estivaux en ville. Je serrais les fesses pour que mon propriétaire ne se décide pas à rajuster mon loyer miraculeusement sauvé de la flambée générale des prix.

Je tenais bon. Je n'avais pas à me plaindre, il y avait bien pire pas si loin au sud.

Parfois, pourtant, il fallait acheter des choses neuves : un ustensile de cuisine, un petit cadeau, du dentifrice, des lames de rasoir... Je faisais alors les courses au magasin à un dollar à cinq cents mètres de mon petit appartement. C'est fou tout ce que l'on peut trouver dans ce genre de commerce.

En fait, j'y allais encore plus souvent depuis qu'ils s'étaient mis à vendre des boîtes de conserve. Ils devaient racheter pour une bouchée de pain des vieux stocks d'in-vendus et les écoulaient sur leurs tablettes pour mon plus grand plaisir. Je m'étais ainsi offert plusieurs orgies de pêches espagnoles, de cœurs d'artichauts mexicains, de haricots rouges du Costa Rica et de plein d'autres conserves *cheap* qui me nourrissaient en variant mon quotidien.

Mais ce jour-là, j'étais en quête d'un gros achat. Je venais de finir un contrat de peinture dans un appartement et j'avais décidé d'acheter un objet symbolique pour marquer l'événement. Rien de comestible ni de basement pratique comme du savon à vaisselle ou du papier de toilette.

Non, un véritable signe extérieur de modernité capitaliste : un poste de radio.

J'en trouvai un dans mon magasin préféré et il me plut instantanément. Certes, il était illogique de trouver ce type de produit valant plus de un dollar dans un commerce dont l'entrée était surplombée d'un immense TOUT À 1 \$ – mais on trouve bien du pâté dans les boulangeries et des nachos au fromage fondu dans les cinémas.

Le transistor était rouge, de forme arrondie légèrement rétro, avec une antenne télescopique et un lecteur de cassettes. Le grand luxe pour seulement onze dollars hors taxes. Je le saisis par sa poignée amovible et le présentai à la caisse en même temps qu'une grosse boîte de raviolis de marque inconnue.

Nous étions vendredi. Ça sentait la fiesta.

Je suis rentré au pas de course et aussitôt arrivé chez moi, j'ai branché le transistor et j'ai appuyé sur le bouton de mise en marche.

Ça a fait un gros BZZZZZZZ.

J'ai retourné l'appareil, plus qu'inquiet. J'ai lu l'inscription : *Made in China*.

Ça n'augurait rien de bon, même si je savais que 95 % des articles vendus dans la boutique pas chère provenaient de la République populaire de Chine. On ne sait pas trop qui en pâtit le plus : les ouvriers chinois s'échinant dix heures par jour pour un salaire de misère ou les chômeurs occidentaux ayant l'impression d'exister parce qu'ils continuent à consommer. Leurs enfants font de même en jouant au marchand avec des caisses enregistreuses en plastique et des billets de Monopoly.

N'empêche, j'étais un très bon client dans cette boutique et ma récente acquisition me démarquait de façon définitive de la masse anonyme. Je faisais dorénavant partie du club sélect de ceux qui ont déjà acheté un article coûtant onze dollars dans un magasin pour les fauchés professionnels.

Ça méritait qu'on s'y attarde.

J'ai vérifié le branchement. Le câble noir semblait parfaitement emboîté dans la radio ainsi que dans la prise murale.

Ensuite, les boutons de réglage. Il y en avait deux: le premier permettait de choisir entre tape, radio et off. Il était au bon endroit. Le second permettait de sélectionner le type de fréquence. J'ai poussé de FM à AM. Le BZZZZZ s'est transformé en FZZZZZ. On progressait, mine de rien.

Il fallait maintenant tester la fonction magnétophone.

J'ai inséré une vieille cassette préenregistrée de Chet Baker. Le moteur a entraîné la bande et la voix magique a jailli, interprétant *Everything Happens to Me*. Ça devait faire huit ans que je n'avais pas écouté cette chanson, alors je ne me suis pas trop attardé sur la vitesse de lecture passablement ralentie. Au moins, l'appareil avait quelque chose dans le ventre: un vrai haut-parleur accouplé à un système chinois de lecture de K7 audio.

Je me suis arraché à l'écoute de ce monument du jazz pour revenir à la fonction radio de mon acquisition – une grosse tache rouge sur ma table de cuisine.

J'ai mis la boîte de raviolis à réchauffer au bain-marie, puis j'ai titillé le curseur entre radio et tape, pressentant un mauvais contact. En reposant l'appareil, j'ai entendu un bruit à l'intérieur. Léger, mais inapproprié. J'ai secoué la radio; il y avait un truc qui se promenait en liberté là-dedans!

J'ai pris un couteau pour dévisser les vis à tête cruciforme. Il y en avait trois, dont deux assez profondément enfoncées au fond de cavités cylindriques. À ce stade-ci, j'aurais encore pu rapporter l'appareil là où je l'avais acheté, mais la fureur du bricoleur s'était emparée de moi. Les radios chinoises à onze dollars étaient-elles garanties? J'avais omis de poser la question à la caisse. Mais bon, j'avais mon ticket, ma preuve d'achat survenu une demi-heure plus tôt; j'aurais pu échanger ma marchandise.

Trop tard. La lame avait déjà entamé le plastique rouge et je la tournais afin d'enlever quelques copeaux qui me permirent d'atteindre les vis. Je venais d'enfreindre la sacro-

sainte loi de la garantie qui ne s'applique que si l'on n'a touché à rien, mais mon impatience m'empêchait de retourner au magasin.

J'ouvris l'appareil en prenant soin de ne pas arracher le fil reliant le haut-parleur d'un bord à un circuit imprimé de la taille d'un paquet de vingt cigarettes de l'autre bord. J'inspectai l'intérieur de cette machine que des petites mains asiatiques avaient assemblée pour des clopinettes. Il n'y avait pas grand-chose à voir.

Sauf un grain de riz tout sec qui reposait au fond.

Je le fis glisser en inclinant la partie avant de la radio. Puis, avant de refermer, je tentai de faire fonctionner l'appareil. Une pub tonitruante pour du shampoing qui fait jouir me permit de savoir que je venais de le réparer.

Un sourire large comme une tranche de pastèque me barra le bas du visage.

J'ai replacé les vis sans éteindre. Puis j'ai tourné la roulette pour changer de poste. Ça fonctionnait. L'antenne haut dressée, je captais cinq postes différents. Mon existence allait changer du tout au tout. J'allais enfin vivre au même rythme que mes voisins; écoutant la météo avant de sortir de chez moi et ne m'affolant plus en cas d'éclipse totale.

Il restait ce grain de riz venu de loin en passager clandestin. Je ne pouvais décemment pas le jeter tel un malpropre.

Je l'ai observé avec attention. Un grain rond, blanc, comme des centaines de milliards d'autres grains identiques.

Je l'ai poussé sur une dizaine de centimètres avec l'ongle de mon index.

C'est alors que la radio a cessé d'émettre.

Fallait-il voir là une relation de cause à effet?

J'ai remis la fonction cassette et la voix de Chet Baker est réapparue, toujours aussi lente. Je suis revenu en mode radio: rien.

Par acquit de conscience, j'ai secoué l'appareil: le même léger son qu'auparavant cliquetait à l'intérieur. Il devait y avoir un autre grain que je n'avais pas repéré la première fois.

Couteaux, vis, copeaux; j'ai rouvert l'appareil et j'y ai en effet découvert le frère jumeau du grain sur la table. Je l'ai fait glisser près de l'autre: le son est revenu. J'ai refermé le tout, puis je l'ai laissé en place, sans oser toucher au riz.

Mes raviolis étaient prêts. J'ai vidé la boîte dans une assiette creuse et me suis installé à table. J'étais affamé. Ça sentait bon. Un coup d'œil sur l'emballage m'a appris que les pâtes provenaient d'Albanie. Un simple bras de mer sépare ce pays de l'Italie: j'imagine que ça doit aider pour la préparation de mets latins.

J'ai mangé avec appétit. Les raviolis avaient un goût particulier, mais la date limite de fraîcheur étant presque atteinte, on pouvait comprendre que ce séjour prolongé dans la tôle ait quelque peu affecté les qualités organoleptiques du plat.

La radio jouait toujours. Les grains n'avaient pas bougé d'un poil.

C'était le bonheur.

J'ai léché la sauce tomate jusqu'à la dernière trace. Un dollar le repas avant taxes, c'est impossible à battre.

En reposant l'assiette, ma main a frôlé un grain. L'émission musicale a aussitôt cessé d'être transmise. Silence radio.

J'avoue aujourd'hui que j'ai eu peur. Très peur.

Se pouvait-il que les deux grains de riz fussent de microscopiques émetteurs sensibles au mouvement? Les Chinois auraient-ils inventé ce diabolique système pour rendre fous les chômeurs occidentaux dans le but de créer un indescriptible chaos?

Servais-je de projet-pilote pour un nouveau système de télécommande miniature?

Je devais absolument agiter la radio pour en avoir le cœur net. Si la présence d'un autre grain se faisait entendre, je devrais sans doute rapporter l'appareil au magasin et en choisir un autre.

J'ai fixé l'appareil quelques secondes. Il aurait explosé que ça ne m'aurait pas étonné. Un Chinois en serait sorti que je l'aurais accueilli sans sourciller.

Je n'étais pas l'objet d'une hallucination ni sous l'emprise de l'alcool ou d'une quelconque substance hallucino-

gène. Les raviolis ne pouvaient m'avoir fait un effet inattendu, car le phénomène avait débuté avant que j'avale mon repas.

Je me suis levé, j'ai marché jusqu'au mur du fond de mon logement et après avoir franchi ces trois mètres, je suis revenu. J'ai recommencé, encore et encore. Je me creusais la tête en même temps que je commençais à imprimer mon sillon dans le plancher en pin.

«Le magasin à un dollar... La radio... La Chine... Chet Baker... Le premier grain de riz... La panne... Les raviolis... Le deuxième grain de riz...»

Une litanie sans queue ni tête. Qu'est-ce que Chet Baker avait à faire avec le magasin à un dollar? Et les Chinois avec les raviolis? Aucun rapport, aucune logique. Il fallait chercher ailleurs.

«Le magasin à un dollar... La radio... La Chine... Chet Baker... Le premier grain de riz... La panne... Les raviolis... Le deuxième grain de riz...»

Je savais que si je reprenais le poste rouge et si je le secouais, il y aurait un bruit. Si je l'ouvrais, il y aurait un troisième grain. La radio fonctionnerait de nouveau... jusqu'à ce que je touche le riz. Et ainsi de suite, *ad nauseam*.

L'explication se trouvait ailleurs. Je n'étais pas dans une histoire fantastique sans explication rationnelle, pas plus que dans un banal fait divers. Je me situais dans une autre dimension.

Mais laquelle? La quatrième? La dix-neuvième?

J'ai effectué mes allers et retours durant une heure, tel un moine psalmodiant la même prière dénuée de sens.

Je recommençais à avoir faim, mais mes finances ne me permettaient pas de manger avant le lendemain matin. Il me fallait serrer les dents pour tenir le coup en buvant l'eau du robinet.

J'ai eu la révélation en avalant le contenu de mon verre. C'était on ne peut plus limpide. Le magasin à un dollar, la radio, la Chine, Chet Baker, le premier grain de riz, la panne, les raviolis, le deuxième grain de riz: j'évoluais en pleine allégorie. Tout simplement.

Façon de parler concernant la simplicité: dans quelle allégorie me trouvais-je fourré?

Qui étais-je censé personnifier dans cette histoire? Moi-même ou l'archétype du loser – célibataire chômeur plutôt laid?

Quand on attrape un fil, il faut tirer dessus et tout l'écheveau finit par se dévider. J'ai donc commencé par un bout.

J'incarnais le prolétaire blanc, pauvre chez lui mais riche aux yeux de la planète.

En me rendant dans la magasin à un dollar, je symbolisais la société de consommation capitaliste qui exploite le tiers-monde.

En plus de profiter des peuples pauvres, je les affamais petit à petit (les grains de riz dans la radio rouge *Made in China*).

Et pour ne pas voir la réalité en face, je me gavais d'émissions stupides – les raviolis – qui endormaient ma réflexion et soulageaient ma conscience.

Tout cela se tenait à peu près.

On pouvait comprendre que Chet Baker s'était retrouvé là par hasard.

Un seul élément demeurerait incompréhensible: pourquoi le fait de bouger le symbole de la famine des opprimés faisait-il se taire l'instrument de propagande du capitalisme sauvage?

Pas évident.

Fallait-il voir là une figure plus proche de la prosopopée? Mais non, les grains ne disaient rien. Ils se contentaient d'être des déclencheurs.

Alors?

J'ai saisi la radio, l'ai secouée: aucun grain n'émettait de son dans la coque en plastique. Pire: la voix d'un présentateur a resurgi, couvrant le BZZZZZ de quelques nouvelles sportives.

Il n'y avait donc qu'un faux contact. Les deux grains n'avaient été que des coïncidences. Mon allégorie ne valait pas tripette.

Je me suis assis, j'ai jeté le riz dans l'évier, j'ai regardé le poste qui continuait de fonctionner.

J'avais vraiment l'air d'un cave.

Finalement, j'ai rapporté la radio au magasin en prétextant qu'elle ne fonctionnait pas du tout. Ils n'ont pas fait d'histoire – je suis un bon client. Ils ne m'ont pas remboursé mais m'ont permis de faire un échange de marchandise.

Je suis revenu chez moi avec onze dollars en boîtes de raviolis. Ça n'a pas une grande valeur nutritive, mais c'est plus facile à digérer question rhétorique.